

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois... 13.50

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois... 13 fr.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

INSERTEMENTS: Annonces: la ligne... 20 c.

Les abonnements et les annonces sont reçues à Roubaix, au bureau du journal...

BOURSE DE PARIS DU 26 JUILLET Cours à terme de 1 h. 00 communiqués par MM. A. MAIRE et H. BLUM, 60, rue Richelieu, Paris.

Table with 2 columns: Valeurs and Cours du jour. Includes entries like 3 0/0 amortissable, Rente 3 0/0, etc.

BOURSE DE PARIS (Service gouvernemental)

Table with 2 columns: Valeurs and Cours du jour. Includes entries like 3 0/0, 4 1/2, Emprunts 5 0/0.

Table with 2 columns: Valeurs and Cours du jour. Includes entries like Actions Banque de France, Société gén., Crédit foncier de France.

DEPECES COMMERCIALES New-York, 26 juillet. Change sur Londres, 4.81 50; change sur Paris, 5.16 75, 100 50.

ROUBAIX, le 26 JUILLET 1878

Bulletin du jour

Le Figaro a publié hier, un article qui pose la candidature de M. Dufaure à la présidence de la République.

Voici l'article du Figaro: Il y a encore en France un certain nombre de personnes qui se figurent que le Maréchal de Mac-Mahon est président de la République.

Le fait est que le Maréchal s'efface complètement et volontairement. Quand on présente à sa signature un décret par trop raide, il se contente de dire: « Je m'en lave les mains ».

On s'est demandé souvent, depuis la fin de l'année dernière, comment vivaient ensemble le président de la République et ses ministres; voilà exactement l'état de leurs relations: d'un côté, une affection de défiance; de l'autre, une affection d'humilité.

Il est clair que, sur ce point, je ne prétends rien apprendre à personne. Cette absence de cordialité qui afflige le général Borel est notoriété publique. On s'y est habitué peu à peu de part et d'autre, et, dans l'état de choses, elle a certainement moins d'inconvénients que d'avantages.

Tout avec la République de Venise. Cependant, devant les obstacles accumulés sur sa route, devant la défection qui diminue d'heure en heure la petite armée présidentielle, sa sérénité olympienne commençait à fléchir, et le découragement le gagnait.

Et, en effet, il l'avait rédigée et signée. On a depuis comment il fut amené à la retirer. On a raconté, avec des variantes qui ont peu d'importance, comment se produisit cette intervention in extremis d'un certain nombre de députés conservateurs; à la scène dramatique qui s'en suivit, et tout ce qu'il fallut de supplications et d'efforts pour arracher au Maréchal un sacrifice plus douloureux que tous les autres, c'est-à-dire pour le décider, au nom du salut public, à revenir sur sa détermination.

Quel était ce successeur? On pense bien que les républicains ne s'étaient pas entendus aisément, ni du premier coup, sur un aussi grave sujet. Il y avait eu des débats très vifs dans le fameux comité des Dix-Huit qui dominait l'influence de M. Gambetta, et des débats plus vifs encore dans certaines

contre un dernier patron sur lequel il n'avait peut-être pas compté, le Maréchal de Mac-Mahon. Le maréchal avait laissé échoir, au milieu de la crise, un mot évangélique: « Si M. Thiers vivait encore, je m'en irais tranquille! » Le nom de M. Dufaure, le respecté, presque autant que celui de M. Thiers, l'employa ce qui lui resta de crédit à rallier son entourage: si bien que les trois présidents, M. d'Audiffret-Pasquier, président du Sénat, M. Grévy, président de la Chambre, et le Maréchal de Mac-Mahon, président de la République, conspiraient ensemble pour M. Dufaure, qui conspirait pour lui-même de son côté.

M. Gambetta, quelle que fût sa puissance, ne pouvait lutter seul contre cette ligue. Il n'insista pas, et M. Dufaure fut à deux doigts de l'Élysée. Tout était réglé jusque dans le détail par un trentaine de personnes dont le volontaire est fait loi. Les Congrès concrets venaient en un clin-d'œil, et la France qui avait revêtu de Gambetta ou de Grévy, se revêlait un beau matin avec M. Dufaure pour président de la République.

Le sort en a décidé autrement. Le président du Congrès, qui n'était que le président de la République que pendant quinze heures. Cette histoire n'en était pas moins bonne à retenir. Malgré son caractère légèrement rétrospectif, elle nous fournissait un point de départ naturel pour nous engager, avec la prudence et la convenance nécessaires, sans aucun parti-pris, dans les petits dessous de la politique contemporaine. On convenait, en outre, qu'elle ne laisse pas d'être instructive, d'autant plus instructive qu'elle n'est pas finie.

Dans deux ans et quelques mois, lorsque, suivant sa propre expression, le M. échala aura fait son temps, la question se posera de nouveau, avec une acuité particulière. Qui sera président de la République? Aujourd'hui comme au 14 décembre, si vous consultez l'opinion publique, elle vous répondra avec une touchante unanimité: Grévy ou Gambetta.

Elle le bien, voulez-vous gager que la solution parlementaire trompera encore une fois la prévision populaire, et que dans deux ans comme aujourd'hui, ce ne sera ni Gambetta ni Grévy?

Les dépêches de Rome constatent la continuation de l'agitation pour l'Italia irredenta. Les proclamations insurrectionnelles adressées par Garibaldi aux habitants du Trentin et de l'Istrie, les articles belliqueux des feuilles avancées, les discours, les meetings tout cela entretient une agitation très-dangereuse. Le gouvernement prend des mesures illusoire pour arrêter le mouvement; le président du Conseil est malade, le roi n'intervient pas et se retranche derrière son rôle de souverain constitutionnel.

Il s'agit de savoir si l'Autriche ne se laissera pas bianté des incertitudes faites à ses consuls et des menaces qui lui sont adressées journellement. Cette campagne pourrait bien finir plus sérieusement qu'elle n'a commencé. Avec l'Italie il faut s'attendre à tout.

PAUVRES JÉSUITES

Nous laissons la parole au R. P. Félix: Nous demeurons cachés au fond de nos cellules. — A quoi servent ces hommes, au fond de leurs cellules?

Nous paraissons au grand jour. — Que prétendent ces hommes? s'écrie la libre pensée.

Nous demeurons au repos, — nous sommes des fainéants.

Nous agissons, nous travaillons, — nous sommes des ambitieux.

Nous vivons dans l'ombre et le silence; on nous crie de partout: Vous êtes des conspirateurs.

Nous demandons notre place au soleil. Arrière! Vous êtes des envahisseurs.

Comment faire, alors, pour échapper à l'attaque? Encore faut-il bien que nous nous taisions ou que nous parlions; que nous soyons dans nos maisons ou hors de nos maisons.

Un jour, nous laissons à d'autres le soin d'initier la jeunesse à la science exigée au seuil de toutes les carrières; et nos ennemis de dire: — ils ne sont pas à la hauteur du siècle; ils ne peuvent seulement pas nous faire des bacheliers! — Nous ouvrons des écoles scientifiques, nous faisons des bacheliers, même nous en faisons trop; de tous côtés les barrières tombent devant nos lauréats heureux. — Vous le voyez bien, les voilà qu'ils sont partout; ils remplissent toutes les carrières; l'armée, l'armée surtout, si l'on n'y prend garde, « sera bientôt tout entière envahie par cette peste. » Encore quelque temps, et nos chefs militaires demanderont le mot d'ordre au général de la Compagnie de Jésus.

Ce chapitre de la contradiction qui nous attaque pourrait s'étendre indéfiniment.

Ainsi, par exemple: Vivons-nous sous un gouvernement monarchique, plus ou moins absolu? — Alors, nous sommes les plus farouches des républicains; nous conspirons contre les monarchies et nous assassinons les rois.

Au contraire, vivons-nous sous un gouvernement républicain, plus ou moins libéral? Alors nous sommes des monarchistes fanatiques; nous sommes les âmes damnées des rois ou des empereurs; et il est de toute évidence que nous conspirons contre la République.

Du haut de la chaire chrétienne, nous flétrissons les erreurs du siècle, nous foudroyons les vices du siècle; alors nous sommes des emperés, des factieux, des perturbateurs; il faut nous fermer la bouche.

Du haut de la chaire chrétienne, nous ménageons certains préjugés du siècle; nous usons de mesures de douceur, de conciliation; alors, nous nous sommes des mondains; nous nous insinons pour mieux tromper; notre urbanité est un calcul; notre politesse, un artifice.

Dans nos rapports avec le monde, prenons-nous quelque chose de l'urbanité, de la politesse, des bonnes manières du monde? Alors nous sommes des mondains; nous nous insinons pour mieux tromper; notre urbanité est un calcul; notre politesse, un artifice.

Dans nos rapports avec les hommes, faisons-nous prévaloir, sur les exigences de la politesse mondaine, les exigences de la modestie religieuse? — Alors, nous sommes des êtres guidés, compassés, notre modestie est un masque; nos yeux baissés sentent leur hypocrisie, et notre réserve cache des pièges.

Comme tout cela est vrai!

La propagande socialiste

L'agitation qui règne depuis plusieurs jours dans toute notre région du Nord, et l'importance de la grève qui vient de

se déclarer ont eu, comme il fallait s'y attendre, leur contre-coup naturel en Belgique.

Le journal socialiste de Verviers, le *Mirabeau*, profite, en effet, de la circonstance pour adresser aux ouvriers un pressant appel en vue de se venger des bourgeois. Il insinue même fort clairement que le roi Léopold II pourrait bien avoir à son tour le sort de l'empereur d'Allemagne.

A ce propos, il engage le souverain belge, dont la présence prochaine à Verviers est annoncée pour l'inauguration solennelle d'un barrage, à se faire entourer d'une haie fort épaisse de soldats et d'agents de police, s'il veut se mettre complètement à l'abri des Hôdel et des Nobliement.

Le *Mirabeau* termine son article par cette exclamation: « Pas de grâce à débarrasser l'humanité de tous les tyrans! » Or, ces tyrans, ce sont les bons bourgeois républicains-hiéraristes d'autrefois, tout aussi bien que les gouvernements.

Socialistes d'Allen agne, socialistes de Belgique et socialistes de France se donnent, comme on le voit, en ce moment, la main.

LETTRE DE PARIS

(Correspondance particulière) Paris, 25 juillet

Des gazettes ont raconté, à mots à peine couverts, que samedi matin, un personnage occupant un rang officiel s'était présenté chez le prince de Galles, à l'hôtel de Bristol, après avoir sollicité et obtenu une entrevue du prince. Ce personnage aurait attendu une quart d'heure « dans l'antichambre », après quoi en serait venu lui dire que « le prince s'excusait fort de ne pas le recevoir, ayant quelque chose à déjeûner. » Le « quelque chose » était M. Gambetta.

Immédiatement on a cherché un nom à ce « personnage officiel. » Les uns ont désigné l'honorable ministre des affaires étrangères, ce qui était déjà un peu... risqué; d'autres, et parmi eux, les correspondants officiels de feuilles républicaines vont beaucoup plus loin; ils affirment que l'héritier de la couronne d'Angleterre a fait faire antichambre et, finalement, refusé sa perle... au maréchal de Mac Mahon lui-même, au chef de l'Etat, pour se réserver entièrement à M. Gambetta, au chef du gouvernement occulte.

J'espère qu'il y a là une sottise hétéroclite qui sera démentie et que le cabinet qui dispose du droit de *communiqué* ne la laissera pas circuler plus longtemps; il est inadmissible que le prince héritier d'un grand empire ait commis l'impertinence qu'on lui impute et fait au chef du gouvernement français un de ces affronts qui réjailliraient sur le pays lui-même; il est infiniment plus probable que MM. les correspondants républicains ont voulu être impertinents, tout à la fois, à l'égard du maréchal et du prince.

M. Gambetta a quitté brusquement Paris, a-t-il suivi l'Angleterre le prince dont il se vante, dans son propre journal, d'avoir la conquête? Est-il allé en Italie prêcher la modération aux Garibaldiens et reconforter par sa présence et ses conseils, « le cher Benedetto? » Je ne vous le dirai pas, car son départ a été très mystérieux et la consigne à l'hôtel de la Chaussée d'Antin, est de répondre aux questionneurs: « on ignore où est le maître. »

Ce déplacement inquiète les uns et

Feuilleton du Journal de Roubaix du 27 JUILLET 1878.

UNE Famille parisienne

PAR HIPPOLYTE AUDEVAL

— Oh! mademoiselle, lui dit-elle avec un gracieux sourire, quel bonheur ce sera pour nous de toujours chanter, et comme nous chanterions bien si nous avions devant les yeux des auditeurs tels que vous!

Entre la première et la seconde partie du concert, le prince Rodolphe Federici vint saluer la famille Le May.

De même qu'Edouard Ehrnberg avait fait pour Antoinette, il engagea Hermine à danser et elle accepta.

— Vous avez vu mon fils? demanda M. Le May.

— Et cela! non, répondit le prince. La foule est si grande qu'on n'y retrouve plus ses amis.

Mademoiselle Hermine lui indiqua d'un signe l'endroit où était son frère, et le jeune prince s'éloigna pour aller le rejoindre.

Ea ce moment, M. Ehrnberg promena un regard de satisfaction autour de lui.

— Tout va bien, se dit la banque. Ils s'amusent! Ils en ont pour leur argent! Le concert va finir, le bal va commencer. Il faut que je parle Edouard, que je prévienne ce brave garçon. Je crois vraiment que celam'embarrasse... Voilà pourquoi j'ai attendu jusqu'à présent.

Il chercha et rejoignit son fils. — J'ai à te parler, lui dit-il. Edouard tendit l'oreille.

— A te parler longuement et sérieusement, reprit le banquier. Viens avec moi. Nous aurons le temps pendant fin du concert, et je te rendrai ta liberté pour le bal... car tu ne manques pas de danseuse, j'imagine.

— J'en ai une, répondit Edouard. Il suivit son père.

Tous deux traversèrent bientôt une enfilade de pièces plus petites, dont premières seulement contenait quelques personnes, et où des tables jeu étaient préparées.

A la porte de l'une d'elles, M. Ehrnberg s'arrêta et retint son fils geste.

— Lajointaux! se dit-il. Que fais-tu donc là?

M. Lajointaux était seul dans la pièce de l'hôtel. Il monta sur un meuble et posa la main sur un glacis. Le chandelier lui fit craindre qu'elle ne tombât des dangers. Une girandole, en effet, chargée de bougies et attachée par une chaîne de cuivre à la muraille, portait sur la glace siffle de l'éclair des lumières et s'y appuyait. M. Lajointaux

besoin d'argent sont plus faciles à manier.

— Oh! je vous devine, mon bon père, reprit Edouard avec un accent de reconnaissance. Vous avez supposé que ce soir je serais tenté... Mais je ne joue jamais, je n'aime pas les cartes.

— Ce n'est pas cela! s'écria M. Ehrnberg avec un peu d'impatience. Tu es jeune, les plaisirs sont de ton âge.

— Les plaisirs? Le bonheur aussi, mon père. Vous m'interrogez... vous voulez bien m'interroger; je vous dirai donc tout avec confiance. Vous l'avez vue... vous avez remarqué combien mademoiselle Le May est belle.

— Hermine? — Non mademoiselle Antoinette. — Ah! c'est juste! Tu préfères... — La beauté n'est pas tout entière dans les lignes du visage, continua Edouard en s'animant malgré lui. La sienne est comme un parfum qui vous pénètre peu à peu. Il vous enivre lorsqu'on est auprès d'elle, il vous suit lorsqu'on la quitte. Et sa voix, son esprit, ses paroles qu'une gravité douce traverse et rend vibrantes... On ne peut oublier cela, mon père; on y pense en se réveillant, on y pense tout imprégné. Vous m'effrez de l'argent... En fait-il pour être heureux? Oui, peut-être. En ce cas j'accepte. M. Le May aura sans doute de légitimes exigences. Oh! alors mon bon père, si vous daignez faire quelque chose pour moi...

IV. — A-tu besoin d'argent? comment le banquier.

— Non, mon père, répondit Edouard. Le banquier fit un geste de mécontentement: les gens qui ont toujours

Trois ou quatre cent mille francs, par exemple! Tu n'es pas maladroite! On t'offre une dragée, tu prends tout le cornet.

— Mon père, je n'ai rien sollicité. Mais vous me questionnez... — Ça tourne à la pastorale, pensa le banquier. Il y a une chose certaine, c'est que je serais ravi d'indemniser M. Le May d'une façon quelconque. J'ai dû le comprendre dans une mesure générale et obligatoire, mais... on est sensible ou on ne l'est pas; M. Le May, dont mon père était l'ami, est le seul qui m'intéresse parmi tous ces gens-là.

Edouard n'interrompit pas le banquier dans ses réflexions.

— Ce n'est point de cela qu'il s'agit, du moins maintenant, reprit celui-ci. Tu es mon fils, Edouard, mon fils unique. J'y mettrai le prix qu'il faudra. Quant à présent... Edouard, aimerais-tu à voyager?

— Je ferai ce que vous m'ordonnerez, mon père.

— Ce n'est pas à répondre.

— Que puis-je vous dire de plus, mon père, en ce moment surtout où vous vous montrez si bon, si généreux? Oh! je vous en prie, dispensez de moi. Votre volonté sera la mienne.

— Aimerais-tu à voyager, mais dans des conditions somptueuses?

— Seul?

— Ou... avec moi.

— Vous, mon père! Mais votre maison de banque?

Et Edouard leva sur son père des yeux naïvement surpris.

Malgré son assurance, M. Ehrnberg se sentit remué jusque dans le fond des entrailles.

— Ma maison de banque, reprit-il. Ou sans doute... tu as raison.

Et, en lui-même, il se dit: « Allons, voilà le moment difficile. »

— Mon père, s'écria Edouard avec frayeur, je viens de vous avouer... Oh! mais vous ne m'avez point déapprouvé! Votre intention n'est pas de m'éloigner de mademoiselle Antoinette?

— Non, mon fils, non, je t'affirme, répondit le banquier. Je désire, au contraire... Plus tard, tout s'arrangera, tout se conciliera. C'est mon vœu le plus cher.

Très-agité, il se mit à se promener à grands pas.

— J'avais pensé à un voyage, continuait-il en mots entrecoupés... avec toi. Je serais très-heureux, tu n'en douterais pas, de t'avoir auprès de moi, Edouard. Mais, comme tu le dis, ma maison de banque... Et pourtant on pourrait trouver un moyen... Tu es mon fils, tu ne m'as jamais donné que de la satisfaction, et tu serais content, n'est-ce pas, si nous allions tous les deux...?

— Oh! mon père!

Et Edouard se jeta dans ses bras.

Le banquier le garda un instant étroitement serré sur son cœur.

(A suivre).